13.

Pétrograd

1917-1919

Deux articles de
G. Zinoviev et L. Trotsky
publiés à l'occasion du
deuxième anniversaire
de la Révolution
d'Octobre,

Éditions
de
l'Internationale Communiste
Pétrograd
1920

Soldat, Marin, Ouvrier, Camarade Français!

L'Entente maintient depuis de longs mois, autour de la Russie révolutionnaire un blocus implacable qui a pour but de réduire par la famine et par l'isolement les ouvriers et les paysans socialistes russes.

Aucune nouvelle d'Europe ne peut nous parvenir directement. Et pendant qu'on nous calomnie quotidiennement dans toute la grande presse européenne, nous ne pouvons donner à l'étranger aucune information exacte sur ce que nous voulons, sur ce que nous faisons. Nous sommes bâillonnés en présence de nos ennemis.

Si tu veux servir selon tes moyens la cause de la vérité, fais lire nos publications et ***fais-les parvenir dans ton pays*** *à tes amis, aux journaux, aux militants révolutionnaires.*

PÉTROGRAD.

La ville de Pétrograd fut la première à lever l'étendard de la révolte en 1905 ainsi qu'en février et en octobre 1917. Dans trois révolutions Pétrograd a tenu la première place.

Nulle part en Russie le pouls de la lutte prolétarienne ne bat avec autant de force qu'à Pétrograd.

Je me souviens de mes premières impressions de Pétrograd, quand j'y revins au printemps de 1917, après huit ans d'exil. J'eus alors l'impression d'avoir été subitement précipité dans un creuset ardent, dans un brasier où les classes sociales ennemies se faisaient une guerre sans merci. La mer prolétarienne déferlait autour de moi, les passions bouillonnaient et l'on avait le pressentiment de la proximité du moment où la lutte des classes allait revêtir une forme plus âpre encore, celle de la guerre civile. . .

En tout temps, Pétrograd fut à l'avant-garde de la Russie, la devançant toujours, au moins de quelques mois. Le plus souvent, la capitale se voyait forcée de ralentir son travail pour permettre aux renforts de la rejoindre. Ainsi se passaient les choses avant la révolution d'octobre. Ainsi elles se sont passées depuis. . .

Nulle autre ville en Russie, nulle autre ville au monde, n'a souffert autant, n'a été aussi éprouvée, que Pétrograd pendant les années 1917–1919. La disette, trois évacuations, trois offensives de

la contre-révolution, les assassinats des leaders ouvriers (Volodarsky et Ouritzky), les complots des socialistes-révolutionnaires de droite et — de gauche, le choléra, la trahison de Krasnaïa-Gorka,—quelle suite d'épreuves!

Pétrograd cependant a toujours tenu ferme. A l'heure présente, au deuxième anniversaire de la révolution prolétarienne, Pétrograd est debout, plus solide que jamais. Les privations, les malheurs, les souffrances, la famine, toutes les calamités imaginables — n'ont eu d'autre résultat que de tremper davantage l'âme de son héroïque prolétariat.

Pétrograd avait sa droite et sa gauche. Des masses ouvrières s'y concentraient. Elles s'y éprouvaient aux brasiers des fabriques et des usines, elles se disciplinaient dans la grande ville, elles y trempaient leur esprit, elles y formaient l'avant-garde de la Russie ouvrière.

Mais ce même Pétrograd avait son pôle opposé. Pendant des dizaines d'années, tout un monde de fonctionnaires et toute une bourgeoisie entourée d'une nombreuse domesticité s'y concentrèrent. Nulle autre ville ne posséda tant de vieux bureaucrates. Nulle autre ville ne posséda tant de bourgeois d'élite, de propriétaires fonciers, de ploutocrates. Après deux ans de révolution, prolétarienne, on trouve encore à Pétrograd les traces de cette concentration de bourgeois et de fonctionnaires. Et la main de fer de la révolution a cependant fait un grand nettoyage. C'est à Pétrograd que le prolétaire remporta sa victoire finale. L'esprit prolétarien plane toujours sur la ville révolutionnaire demeurée, parmi les pires souffrances, noble et grande.

Le génie prolétarien a remporté à Pétrograd la plus grande victoire morale.

Plus les jours que Pétrograd vivait étaient durs et noirs, et plus son prolétariat donnait de

preuves de la richesse de ses forces morales. Aux heures terribles des forces nouvelles surgissaient comme par enchantement de son sein et l'ouvrier de Pétrograd tenait victorieusement contre tous les ennemis acharnés après lui. Pétrograd étonne. Pétrograd est, en vérité, comme une citée érigée sur une montagne. Pétrograd brille et luit ainsi qu'un phare, et sa lumière brille pour tous ceux d'entre les travailleurs qui pensent, pour tous les ouvriers et les paysans de Russie.

Parcourez les rues et les places publiques de Pétrograd. On peut dire, en vérité, que chaque pierre y appartient à la révolution russe.

Voici la place du Palais d'Hiver où se sont déroulés les événements du 9 janvier 1905. Voici le Palais d'Hiver lui-même que l'assaut des prolétaires les plus vaillants emporta de haute lutte le 25 octobre 1917. Voici le Palais de Tauride (aujourd'hui Palais Ouritzky) où siégeait la Douma d'Empire réactionnaire, où fut plus tard dissoute la Constituante de triste mémoire, — où se forma pour la première fois, le 3 juillet 1917, la majorité bolchéviste de la section ouvrière du Soviet. Voici, près de la Porte de Narva, un édifice où, au mois d'août 1917, le 6-me congrès du Parti Communiste russe tint ses assises à peu près clandestines. Voici l'école des aspirants militaires où de jeunes hobereaux tsaristes en embuscade tentèrent de fusiller la révolution ouvrière. Voici enfin, Smolny, quartier-général de la plus grande révolution prolétarienne. Il semble que l'on entende encore dans la grande salle de Smolny vibrer les échos des discours historiques qui y furent prononcés...

Que de fois nos ennemis crurent déjà avoir conquis Pétrograd rouge! Plus de dix fois les radios anglais et français ont annoncé au monde que les Finlandais avaient occupé la ville de Pierre. Que de savants projets élaborés par les génies

militaires de la réaction mondiale pour s'emparer de Pétrograd! Par deux fois, les bandes blanches se sont trouvées aux abords de Pétrograd, à une trentaine de verstes de la ville rouge. Et, chaque fois ce corps à corps titanique s'est terminé par la victoire des enfants de la ville ouvrière, si fermes et fiers, de ces prolétaires révolutionnaires de Pétrograd affamé qui savaient avec une telle fierté, une telle fermeté tendre leurs dernières forces. . .

280.000 ouvriers ont quitté Pétrograd pendant les dix-huit mois écoulés depuis le coup d'état d'Octobre.

Où sont allés tous ces prolétaires?

La plupart d'entre-eux garnissent nos multiples fronts de guerre. Des milliers et des milliers de militants prolétariens de Pétrograd sont glorieusement tombés sur les divers fronts de la guerre civile, en défendant le communisme. D'autres, par milliers se sont rendus dans les campagnes où ils accomplissent une œuvre de civilisation et d'organisation. Parmi les présidents de Soviets de district, parmi les doyens de comités exécutifs de villages – on trouve, dans la plupart des cas, des travailleurs de Pétrograd. Ce sont *ces ouvriers* qui ont porté la lumière aux villages, ce sont eux qui se sont faits les véritables guides, les apôtres des pauvres campagnes russes, ensevelies sous la neige, aux confins les plus éloignés du pays; ce sont eux qui conduisent maintenant nos campagnes à la vie nouvelle qui les régénérera.

Et c'est pour cette raison que Pétrograd est si cher à toute la Russie des Soviets. On peut dire, sans craindre d'exagérer que Pétrograd est aimé des ouvriers et des paysans de toute la Russie avec une sorte de ferveur. Depuis plus de deux ans, des wagons isolés, chargés de blé, arrivent sans relâche à Pétrograd, lui apportant le pain que la population de la Sibérie lointaine,

des régions du Volga ou du centre de la Russie amasse pour lui par kilogrammes et même par grammes. . . Les enfants des ouvriers de Pétrograd reçoivent de tous les coins de la Russie des dons et des cadeaux que leur font les paysans, souvent privés eux-mêmes des objets de première nécessité. Les mots «ouvrier de Pétrograd» ont l'effet d'une étincelle magique. Dès qu'un prolétaire arrive au front, au village, au chemin de fer, partout où s'imposent des tâches difficiles, et importantes pour la Russie des Soviets — les affaires marchent comme sur des roulettes. Serré de près par les ennemis, affamé et ruiné, Pétrograd tout en repoussant l'attaque des forces mauvaises qui veulent le tuer continue à organiser la vie nouvelle. Pétrograd fut le premier à mettre en jeu l'appareil grandiose de réfectoires communaux qui nourrit déjà 1.100.000 hommes. Les dîners que l'on y sert sont, il est vrai, bien maigres, mais cet état de choses ne durera pas toujours. Quoiqu'il en soit, l'appareil créé pour délivrer chaque jour à la population 1.100,000 dîners donne indiscutablement un bel exemple de socialisme. Ce fut aussi Pétrograd qui appela, le premier, sur une large échelle, les ouvrières au service de l'Etat. Les couches les plus larges du prolétariat féminin étaient profondément agitées par la lutte héroïque des travailleurs de Pétrograd; par dizaines de milliers les ouvrières ont pris place dans nos rangs. Et cette foule d'ouvrières nous a donné des centaines de militantes. Il n'y a pas d'institution soviétiste où l'on ne trouve des ouvrières de Pétrograd. C'est encore Pétrograd qui, le premier, arma un millier d'ouvrières et confia à ces miliciennes le maintien de l'ordre dans la grande ville. C'est Pétrograd qui le premier appela, des centaines et des centaines d'ouvrières d'élite au service des hôpitaux où elles soignent les blessés de l'armée rouge, au contrôle de tous les orga-

nes les plus importants de l'assistance publique, etc., etc. . .

Et c'est précisément pour cette raison que toute la haine de nos ennemis se concentre sur cette ville toujours rebelle. Korniloff marcha contre Pétrograd. Kérensky organisa des formations militaires pour prendre Pétrograd. Les traîtres-socialistes, par l'organe de leur leader, bien connu, A. Potressov, insistaient dès septembre 1919, sur la nécessité «d'en finir avec Pétrograd».

Mais les travailleurs révolutionnaires de Pétrograd ont déjoué tous ces projets.

Nous avons lu, l'autre jour, dans un journal anglais, un article, dont l'auteur disait que «Pétrograd est pour les bolchéviks une espèce de fétiche et que la prise de cette ville équivaudrait pour les bolchéviks à une décapitation».

Ce bourgeois anglais n'avait pas tort. Pétrograd n'est certes pas pour nous une «sorte de fétiche» ; les prolétaires révolutionnaires n'ont pas d'idoles. Mais Pétrograd rouge, le grand révolté, première ville de la révolution prolétarienne, berceau de la Troisième Internationale, Pétrograd nous est, en effet, la ville la plus précieuse et la plus chère.

Pétrograd ne nous est pas non plus une «relique», comme l'écrivait récemment un adepte mal avisé du pouvoir des Soviets. Nous défendons et nous défendrons Pétrograd non seulement comme un monument historique de la révolution, mais aussi comme une ville à laquelle nous sommes immensément redevables. Pétrograd est toujours à l'heure présente le cœur ardent de la Russie soviétiste, il donne inlassablement des combattants d'élite à la garde prolétarienne. Pétrograd est toujours, comme par le passé, le centre le plus important de la bataille prolétarienne; il donne à toute la Russie soviétiste, ses meilleurs guides, sortis des profondeurs de ses masses ouvrières.

Enfin, Pétrograd, malgré son appauvrissement industriel, est toujours un des centres de ravitaillement les plus importants de l'armée rouge.

Notre Pétrograd rouge célèbre dans des conditions extrêmement difficiles le deuxième anniversaire de la révolution prolétarienne. Mais quelles que soient les circonstances le prolétaire de Pétrograd ne perd pas et ne perdra jamais courage!

«Les ouragans et les tempêtes ne nous ont pas brisés,—ce n'est pas l'automne qui nous brisera!» ces paroles de la chanson populaire, l'ouvrier et l'ouvrière de Pétrograd peuvent les répéter avec confiance.

La situation militaire est-elle menaçante au front sud? Nous sommes les premiers à accourir aux endroits les plus dangereux. Nous serons les premiers, partout à faire à la dictature du prolétariat un rempart de nos vies; nous sonnerons le tocsin pour les ouvriers des autres centres, nous soulèverons les paysans et les travailleurs de la Russie entière et la victoire couronnera notre lutte si longue et si dure (1).

Il n'y a pas au monde de meilleurs prolétaires que ceux de Pétrograd! Il n'y a pas au monde de ville plus glorieuse que notre Pétrograd rouge! Je connais de vieux prolétaires de Pétrograd qui, au sens propre de ce mot, sont épris de leur ville et pour qui une séparation d'avec Pétrograd serait aussi douloureuse qu'un grand deuil. Ces vieux prolétaires et leurs jeunes compagnons d'armes ont, les uns et les autres, le même rêve

(1) Ces paroles étaient prononcées pendant les fêtes du 2e anniversaire de la révolution d'octobre. A ce moment l'offensive du général Dénikine se développait au nord d'Orel et les blancs de l'aventurier Youdénitch tenaient encore aux abords de Pétrograd. Depuis les trois chefs de la réaction russe, Youdénitch, Dénikine et Koltchak, ont été définitivement écrasés par la révolution.—*Note du trad.*

sacré, qui est, dès que cessera la guerre civile, de refaire de Pétrograd rouge la capitale des Soviets.

Souhaitons que ce rêve soit pour le troisième anniversaire de la révolution prolétarienne, une réalité! Souhaitons aussi qu'à cette date l'Internationale Communiste ait vaincu dans le monde entier!

G. ZINOVIEV.

□ □ □

Octobre 1917 — Octobre 1919.

Le deuxième anniversaire de la révolution d'octobre a concentré sur Pétrograd l'attention particulière du pays tout entier. De nouveau, comme il y a deux ans, la ville était sous le coup d'une grave menace, venue du Sud-Ouest, et, comme en fin d'octobre 1917 (vieux style), le sort de la grande cité fut décidé sur les hauteurs de Poulkovo.

Les opérations militaires des deux adversaires étaient alors enveloppées d'une sorte de brouillard impénétrable. Personne ne pouvait nous dire, même en chiffres approximatifs, quelles étaient les forces qui avaient pris l'offensive contre nous. Tandis que les uns les estimaient à un millier de cosaques, d'autres disaient trois, cinq et même dix milles hommes. La presse bourgeoise et les rumeurs que la bourgeoisie mettait en circulation (la bourgeoisie et la presse étaient encore passablement verbeux à cette époque) exagéraient démesurément les effectifs de Krasnov. Je me souviens d'avoir reçu les premiers renseignements précis du camarade Voskov, qui, ayant aperçu les colonnes de cosaques à Sestrorezk, affirmait catégoriquement qu'il y avait tout au plus dix milles sabres. Mais, nous avions aussi à craindre l'arrivée, à marches forcées, d'autres unités; d'autant plus que le camarade Voskov ne parlait que des troupes amenées par le chemin de fer.

La quantité numérique des forces dont nous disposions pour les opposer aux cosaques était aussi indéterminée. Nous disposions de la garnison de Pétrograd, très nombreuse, il est vrai, mais composée de régiments qui avaient déjà perdu leur allant au cours des premières heures de la révolution. La vieille discipline s'en allait avec le vieux commandement. La révolution exigeait la destruction du vieux mécanisme de la guerre, mais la nouvelle discipline militaire, qui devait le remplacer, s'ébauchait à peine. On recrutait, en toute hâte, des détachements de gardes rouges, mais quelle serait leur combativité? Nul ne le savait à cette date. Nous ne savions pas exactement où se trouvaient les stocks d'équipement militaire. Les anciens chefs ne se hâtaient pas de les mettre entre nos mains, et les autorités militaires nouvellement créées les ignoraient. Tout ceci rendait la conjoncture militaire générale très vague et particulièrement favorable à la naissance et à la propagation de rumeurs alarmantes.

Nous réunîmes à Smolny—je ne me souviens pas de la date exacte — un conseil de délégués de la garnison et des représentants du commandement; le camarade Lénine et moi furent invités à y participer. Une partie des officiers avait disparu, mais la plupart des chefs militaires restaient à leurs postes ne sachant trop que faire et estimant, par tradition, la désertion déshonorante. Pas un parmi les officiers, qui assistèrent à ce conseil ne souffla mot sur l'inadmissibilité de la «guerre civile» ou sur l'inopportunité de résister à Kérensky et à Krasnov. Cette attitude des officiers s'expliquait, avant tout, par le profond abattement moral et par l'indifférence du commandement qui n'avait aucune raison de s'intéresser au régime de Kérensky et, d'autre part, ne pouvait pas se réjouir de l'avènement du régime des Soviets. A cette date, la contre-révo-

lution n'était pas encore organisée. Les agents de d'Entente n'ourdissaient pas encore leurs trames. Le parti le plus simple qui s'imposait, dans ces conditions, aux officiers était celui de demeurer fidèles à leurs régiments et de se soumettre absolument à leurs décisions. Nous devons aussi dire qu'à cette époque le commandement était déjà éligible et que les éléments les plus rétrogrades en avaient déjà été expulsés.

Mais il ne se trouva pas, au conseil, d'officier qui consentit à assumer la responsabilité des opérations nécessaires; deux raisons retenaient le commandement: il n'y avait pas, pour autant que je m'en rappelle, parmi les chefs militaires, qui assistaient au conseil, d'hommes ayant fait un stage de guerre plus ou moins sérieux, — et, personne n'avait envie de se mêler d'une entreprise, dont les conséquences demeuraient très énigmatiques. Après plusieurs tentatives infructueuses de charger tel ou tel officier de la direction des opérations le conseil arrêta finalement son choix sur le colonel Mouraviev, qui joua, plus tard, un role important dans de nombreuses actions militaires de la Russie des Soviets.

Mouraviev était né aventurier. A cette époque il se disait socialiste-révolutionnaire de gauche (on sait que ce parti servait alors de paravent à un grand nombre de personnages équivoques, qui, tout en cherchant à s'abriter sous le nouveau régime, ne voulaient cependant pas accepter le lourd fardeau de la discipline bolchévik). Au cours de sa carrière militaire, Mouraviev avait été, je crois, professeur de tactique à l'école des aspirants d'infanterie. Vantard et fanfaron, il avait, néanmoins certaines capacités militaires et savait agir, en cas de nécessité, avec une rapidité foudroyante; insolent, il connaissait pourtant l'art de traiter les soldats en camarades et de rechauffer leur courage. A l'époque de Kérensky, les

qualités aventureuses de Mouraviev en avaient fait un organisateur des détachements militaires dits «d'attaque», destinés plutôt à donner contre les bolchéviks, que contre les Allemands. Au moment où Krasnov menaçait Pétrograd, Mouraviev se proposa lui-même, avec énergie, pour le haut commandement des troupes soviétistes. Après quelques hésitations très compréhensibles, sa proposition fut acceptée. Une commission spéciale composée de cinq soldats et marins, élus par le conseil de la garnison, fut attachée à Mouraviev, avec mandat de surveiller étroitement ses moindres gestes et de s'en débarrasser à la moindre tentative de trahison.

Mouraviev ne songeait pas à trahir. Il se mit, au contraire, à l'œuvre avec une fougue extraordinaire et se montra pénétré d'une confiance absolue en le succès. Loin de suivre l'exemple des spécialistes militaires de cette époque, et tout particulièrement de ceux qui appartenaient aux partis politiques, il ne se plaignit ni des fautes, ni des erreurs, ni des actes de sabotage, qu'il rencontra un peu partout, mais, tâchant de réparer leurs conséquences, il le fit avec une bonhomie joyeuse et cordiale, qui communiqua peu à peu à son entourage la foi qu'il portait en lui-même.

Le gros du travail d'organisation incombait aux quartiers ouvriers. C'est là qu'il fallait chercher tout ce dont on avait besoin pour la guerre— cartouches, projectiles, canons, chevaux, attelages— et c'est là que s'improvisaient des batteries aussitôt envoyées sur les positions de la défense, qui se rapprochaient de plus en plus de Pétrograd. Le combat décisif se livra sur les hauteurs de Poulkovo.

Les régiments de la garnison de Pétragrad se rendirent aux positions sans entrain véritable. A cette date, au lendemain de la révolution d'oc-

tobre, les masses ouvrières n'avaient pas encore conscience de la lutte implacable et inévitable qui seule, devait consolider le coup de force, déjà accompli. Conquises par la force morale de la révolution, elles croyaient que la question serait définitivement résolue par la propagande et par la puissance de la parole. La lutte armée qui s'annonçait entre les masses ouvrières et les cosaques leur semblait un fâcheux malentendu, une interruption accidentelle dans la marche victorieuse de la révolution d'octobre. Elles ne prenaient pas au sérieux le combat devenu imminent et eussent préféré envoyer à la rencontre de l'adversaire des propagandistes et des parlementaires.

Les prolétaires de Pétrograd envisageaient, il est vrai, les choses d'un œil plus sérieux que les soldats de la garnison, mais, comprenant la gravité de la situation, ils n'avaient à leur disposition, en présence de l'ennemi, que des détachements de garde rouge, formés à la hâte. . .

L'issue du combat fut décidée par l'artillerie; placée sur les hauteurs de Poulkovo, dominant le champ de bataille, elle décima la cavalerie de Krasnov. Le nombre des tués et des blessés fut évalué à 300 ou 500. Ces chiffres étaient évidemment exagérés. Les cosaques avaient combattu à contre-cœur. On les avait assuré que les habitants de Pétrograd les accueilleraient comme des libérateurs; aussi, une attaque d'artillerie de force moyenne suffit-elle pour arrêter leur offensive. Suspendant brusquement leur mouvement les cosaques accablèrent leurs officiers de reproches, organisèrent aussitôt des meetings et entamèrent des pourparlers avec les délégués des gardes rouges. Et dès que l'affaire eut été transportée sur le terrain de négociations, nous devînmes les plus forts. Les cosaques se replièrent dans

la direction de Gatchina où se trouvait l'état-major de Krasnov. Kérensky prit la fuite, trompant Krasnov, qui se proposait, paraît-il, de le tromper à son tour. Les aides de camp de Kérensky et le sieur Voytinsky, attaché à sa personne, furent abandonnés par le chef du gouvernement provisoire et faits prisonniers, comme tout l'état-major de Krasnov.

L'offensive repoussée, la révolution d'octobre se trouva immédiatement consolidée. Mais tous ces événements avaient déchaîné la guerre civile qui devait se prolonger longtemps encore dans la Russie entière.

Deux années se sont écoulées et c'est encore sur les hauteurs de Poulkovo que nous avons dû défendre et affermir la révolution d'octobre. Krasnov, si imprudemment remis en liberté en 1917, combat à l'heure présente dans l'armée de Youdénitch et toujours aux environs de Gatchina, où il fut fait prisonnier. Mais, exception faite de ces quelques traits de ressemblance, que de différences énormes en toutes choses! En 1917, une foule disparate de bourgeois, d'intellectuels, de groupes politiques, de cercles, de partis, de journaux grouillait à Pétrograd; elle se croyait le centre du monde et ne considérait l'établissement des Soviets que comme un incident politique de peu d'importance. Le prolétariat accomplissait sa révolution, avec un grand enthousiasme, avec une foi profonde, avec un incomparable élan et aussi avec une grande bonhomie. En ces deux années écoulées, la révolution a épuré sévèrement la bourgeoisie de Pétrograd. Mais, de leur côté, les ouvriers de Pétrograd ont aussi traversé de dures épreuves. Leur enthousiasme ne brûle plus d'une flamme aussi claire, aussi ardente qu'il y a deux ans; mais ils ont infiniment plus d'expérience, plus de fermeté, plus de confiance en eux-mêmes; ils sont moralement trempés. L'ennemi aussi s'est

organisé et paraît être plus fort qu'auparavant. Il ne s'agit plus d'un millier de cosaques attaquant Pétrograd, mais des centaines de milliers de combattants, pourvus de toutes les ressources de l'impérialisme mondial, marchant contre la Russie d'octobre. Supérieurement armées de nombreuses troupes blanches menacent Pétrograd. Les grosses pièces des bâtiments de guerre anglais bombardent nos côtes. Mais nous aussi, nous avons gagné en force. Les anciens régiments ont disparu. Les détachements improvisés d'ouvriers armés ne sont plus qu'un lointain souvenir. L'armée rouge, fortement organisée, a pris leur place, et cette armée rouge, qui a connu, il est vrai, des moments d'abattement, des échecs et mêmes des heures de défaillance saura bien en fin de compte, concentrer à l'heure du danger, toutes les énergies nécessaires pour repousser l'ennemi.

Pétrograd fut il y a deux ans le grand initiateur de la révolution. L'impérialisme mondial veut en ce moment frapper la ville révolutionnaire afin de prouver sa puissance par l'achèvement de l'œuvre à laquelle il s'acharne de longue date — et qui est l'assassinat de la révolution. La lutte pour la possession de Pétrograd revêt le caractère d'un duel mondial entre la révolution prolétarienne et la réaction capitaliste. Si même ce duel avait eu pour nous une issue défavorable, c'est-à-dire si nous avions laissé l'ennemi pénétrer momentanément dans la ville rouge, ce coup terrible n'eut point signifié la défaite de la république des Soviets. Nous avons derrière nous une immense place d'armes qui nous permettrait de continuer nos opérations militaires jusqu'au triomphe de la révolution prolétarienne en Europe. Mais notre victoire dans ce duel pour Pétrograd est un coup de massue pour l'impérialisme anglo-français qui avait placé sur la carte de Youdénitch sa mise la plus forte. En défendant Pétro-

grad, nous n'avons pas seulement défendu le berceau de la révolution prolétarienne nous avons aussi combattu pour son expansion mondiale. Et la conscience de ce fait a décuplé nos forces. Nous ne rendrons pas Pétrograd. L'ennemi n'y entrera pas!

30 octobre 1919.

L. TROTSKY.

□ □ □

I-re Imprimerie de l'Internationale Communiste.

EDITIONS
de l'INTERNATIONALE
COMMUNISTE
PETROGRAD

Lire

L'INTERNATIONALE COMMUNISTE

ORGANE OFFICIEL DU COMITÉ EXÉCUTIF
DE L'INTERNATIONALE COMMUNISTE

Paraît simultanément en Russe, Français, Allemand, Anglais.

(Rédaction: Pétrograd, Smolny, cabinet de **G. Zinoviev.**)
(Administr. Pétrograd, Smolny, ch. 32).

ÉDITIONS FRANÇAISES DE L'INTERNATIONALE COMMUNISTE:

21. **René Marchand** — Pourquoi je me suis rallié à la formule de la Révolution Sociale.
22. **G. Zinoviev** — La III-ème Internationale.
23. **Henri Guilbeaux.** Le Mouvement socialiste et syndicaliste en France, pendant la guerre (1914—1919).
24. **G. Zinoviev** — N. Lénine, sa vie et son activité.
25. **Kataïa** — La terreur bourgeoise en Finlande.
26. La Russie des Soviets et les Peuples du monde (préface de **Maxime Gorki**).
27. **L. Trotsky** et **G. Zinoviev.** Karl Liebknecht et Rosa Luxembourg.
28. **Un Communiste** — L'Œuvre des Soviets et la guerre inavouable.
29. **Un Communiste.** Nouvelle Guerre, Nouveau Crime.
30. Aux marins des flottes anglaises et françaises.
31. **E. Sylvia Pankhurst.** Le grand Complot contre le Socialisme russe et allemand.
32. **G. Zinoviev.** La Révolution russe et le Prolétariat international.
33. **L. Trotsky.** Le Gouvernement des Soviets et l'impérialisme mondial.
34. **G. Zinoviev.** G. V. Plékhanof.
35. **L. Trotsky** et **G. Zinoviev.** Pétrograd, 1917—19.
36. **Un Communiste.** Comment on tente d'assassiner la Commune russe.